



HAL
open science

Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés. Introduction

Lena Sanders, Anne Bretagnolle, Patrice Brun, Marie-Vic Ozouf-Marignier,
Nicolas Verdier

► To cite this version:

Lena Sanders, Anne Bretagnolle, Patrice Brun, Marie-Vic Ozouf-Marignier, Nicolas Verdier. Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés. Introduction. Sanders Lena; Bretagnolle Anne; Brun Patrice; Ozouf-Marignier Marie-Vic; Verdier Nicolas. Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés, Presses universitaires François Rabelais, pp.25-40, 2020, 9782869067516. halshs-03048235

HAL Id: halshs-03048235

<https://shs.hal.science/halshs-03048235>

Submitted on 9 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction à l'ouvrage « Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés »

Lena Sanders, Anne Bretagnolle, Patrice Brun, Marie-Vic Ozouf-Marignier, Nicolas Verdier et alii.¹

Préambule

Cet ouvrage est issu du groupe de travail « Systèmes de peuplement dans le temps long » du LabEx DynamiTe (« Dynamiques Territoriales et Spatiales »), qui a réuni pendant sept ans des chercheurs issus de différentes disciplines, principalement l'archéologie, la géographie et l'histoire mais aussi la modélisation et l'informatique. Même si la plupart avaient déjà une forte expérience de l'interdisciplinarité, l'intérêt d'un travail collectif sur les définitions des concepts clés s'est imposé très rapidement : les discussions achoppaient régulièrement sur des mots dont le sens avait profondément changé au cours du temps, différaient selon les disciplines, voire n'étaient pas employés par l'une d'entre elles tandis qu'ils constituaient un concept phare pour une autre. Surtout, s'est rapidement dégagé le sentiment général que ces échanges autour des mots et de leurs contextes d'utilisation enrichissaient considérablement la pratique disciplinaire de chacun : tous travaillaient sur tout ou partie de systèmes de peuplement, qu'il s'agisse de villages, systèmes de villes, voies de communications, réseaux parcellaires, chefferies ou autres formes d'entités socio-politiques. La perspective temporelle donnée par la très longue durée a constitué la grille de lecture commune pour traquer des régularités à travers le temps et l'espace mais aussi des spécificités propres à certaines époques ou régions du monde.

Les systèmes de peuplement au prisme du temps long

Selon les lieux et les périodes, les populations humaines ont habité, exploité et aménagé des portions de l'espace terrestre sous des formes très diverses, nomades ou sédentaires, dispersées ou concentrées, pérennes ou saisonnières. Les processus en jeu lors du peuplement et de l'occupation d'un espace donné sont néanmoins caractérisés par de fortes régularités, liées aux différentes formes d'interactions qui rythment la vie des hommes. Il s'agit d'une part des interactions avec l'environnement, en tant qu'espace offrant des ressources, que celles-ci émanent de la nature (produits de la chasse, cueillette, agriculture, etc.) ou de l'aménagement du territoire (infrastructures commerciales par exemple) (Robic 1992). On trouve d'autre part les interactions entre des individus ou entre des groupes d'individus, liant les décisions des uns à celles des autres, répondant aux besoins des êtres humains de fonctionner ensemble, de partager et d'échanger (ressources, services, savoirs, conjoints, etc.) à travers des mécanismes de compétition et de complémentarité, d'alliance et de réciprocité. L'organisation du peuplement humain dans l'espace est ainsi régie par cette multiplicité d'interactions qui relèvent de différentes échelles, spatiales et temporelles, et sont rythmées par les contraintes et possibilités qu'imposent les déplacements nécessaires pour les réaliser. Tous les ingrédients d'un « système » sont réunis.

La définition la plus générale d'un système est « un ensemble d'éléments en interaction ». Appliquée à un système de peuplement, elle nécessite d'explicitier quels sont ces éléments et

¹ Lucie Nahassia, Julie Gravier, Clara Filet, Robin Cura, Marie-Charlotte Arnauld, Sophie Baudet-Michel, Dominique Michelet, Anne Nissen, Dominique Rivière, Sandrine Robert.

la nature des interactions qui sont en jeu. Les groupes sédentaires ou itinérants, les établissements, qu'il s'agisse d'habitats occupés de manière permanente (fermes, villages, villes) ou temporaire (habitats saisonniers, campements) représentent les éléments de tels systèmes. Les interactions sont définies par des échanges matériels (flux de biens), de personnes et d'idées (informations) qui lient ces groupes et/ou ces établissements entre eux, les amenant à «faire système». Le concept de système implique également l'hypothèse que ce sont ces interactions qui entraînent la dynamique du système de peuplement, l'amenant à se reproduire et/ou à se transformer. Dans le cas présent, il s'agit du rôle moteur des interactions entre groupes d'êtres humains localisés, qu'ils soient nomades ou sédentaires, quelles que soient leurs dimensions, du modeste campement au hameau, du hameau au village, etc., jusqu'aux États et aux mégalofoles. Ces interactions rendent les évolutions des entités mutuellement interdépendantes, la croissance pouvant, selon les cas, être homogène ou différentielle, avantager les unes et désavantager les autres.

Les lieux où vivent les êtres humains sont différenciés par leur taille : il y a des petits et des grands villages, des petites et des grandes villes, et surtout il y a un saut qualitatif entre le village et la ville. Continuum et ruptures marquent ainsi les différences de taille qui caractérisent les entités formant les systèmes de peuplement et influencent la manière dont leurs interactions structurent ces systèmes. Même s'ils varient en fonction du contexte et évoluent au cours du temps, les effets de seuils sont souvent puissants, qu'ils soient relatifs à la taille des groupes humains ou aux distances régulièrement parcourues. Le cas des chasseurs-cueilleurs (qui représentent 90 % du temps de l'humanité) illustre parfaitement la notion de seuil de population. Pour survivre dans la vie quotidienne et être capable de répondre à ses besoins élémentaires, un groupe de chasseurs-cueilleurs doit en effet être composé d'un nombre minimal d'hommes et de femmes, et pour assurer sa reproduction, des communautés plus larges s'imposent (Hassan 1981). Quelques exemples donnent une idée des ordres de grandeur. Ainsi, des concentrations de 30 à 50 personnes, enfants compris, étaient nécessaires pour être en mesure de déployer des stratégies coordonnées de chasse. Il est par ailleurs probable que ces groupes, qui procédaient nécessairement à des échanges matrimoniaux exogames et partageaient des coutumes, des savoir-faire ou des idées, comme en témoigne leur culture matérielle, avaient des épisodes temporaires de réunion avec leurs voisins. Il fallait arbitrer les conflits, renforcer les alliances, organiser les mariages, ou bien faire d'autres célébrations. Les peuplements sédentaires, organisés en fermes dispersées, en petits hameaux ou villages habités de manière relativement durable, qu'il s'agisse des villages Pueblo (dans le Colorado) il y a un millénaire ou des villages d'Europe au Moyen Âge, interagissaient aussi dans le cadre de réseaux plus larges. À la base, on peut imaginer qu'il s'agissait de réseaux d'intermariages ordinaires, s'apparentant au *nexus*² de Lévi-Strauss (1958), qui reliaient entre elles des communautés de quelques centaines de personnes.

Des effets de seuil de population interviennent également dans la manière dont les sociétés se sont organisées de façon plus ou moins hiérarchisée. Si les groupes de chasseurs-cueilleurs sont souvent perçus comme relativement égalitaires, la nécessité d'un chef semble émerger au-delà d'un certain nombre de membres. Quand un groupe grandit, les surveillances réciproques sont en effet plus difficiles, et le recours à un chef qui force chacun à faire sa part dans les travaux collectifs (défense, cérémonies, constructions) en échange d'une rétribution,

²On appelle « nexus » en anthropologie sociale un réseau d'intermariages formé par plusieurs groupes familiaux effectuant des échanges matrimoniaux plus fréquents entre eux qu'avec d'autres, c'est-à-dire des groupes majoritairement voisins (Levi-Strauss 1958).

permet d'éviter les *free riders*³ et représente une solution effective pour l'ensemble de la communauté. Suivant les contextes, ces chefs ont eu des niveaux de pouvoir différents. Dans certaines sociétés le chef est même dénué de tout pouvoir politique. Le « chef sans pouvoir » des sociétés amazoniennes est ainsi un « porte-parole » de la communauté dont le rôle est limité à dire la tradition et la loi coutumière (Clastres 1980). Dans d'autres sociétés, en revanche, le chef a un véritable pouvoir coercitif. Ces principes, formalisés dans la théorie des biens publics (Hooper *et al.* 2010), ont par exemple été modélisés par Kohler *et al.* (2011, 2018) pour expliquer l'émergence progressive d'une organisation hiérarchique dans les villages Pueblo à partir de la fin du VIII^e siècle de notre ère, au fur et à mesure que la population augmentait.

Les effets de seuil interviennent aussi sur les distances qui régissent l'organisation d'un système de peuplement. La répartition des concentrations humaines dans l'espace est influencée par les besoins d'échanges entre individus et entre groupes, que les interactions soient quotidiennes ou qu'elles s'inscrivent dans une durée plus longue (saisonnière, annuelle). Un premier seuil correspond à la distance entre les étapes successives situées le long de grands itinéraires commerciaux, militaires ou administratifs. Celles-ci doivent pouvoir être franchies en une journée de déplacement, rythmant les routes par un chapelet de lieux-relais (villes ou bourgs) régulièrement espacés. Le géographe Élisée Reclus observe en 1877 que « la distribution régulière des agglomérations humaines sur les grandes routes de guerre et de commerce s'explique par les anciens modes de locomotion ; piétons et cavaliers avaient à scander leur marche et les villes s'accroissaient en raison de leur temps de séjour ». L'Empire mongol de Gengis Khan (XIII^e siècle de notre ère) est organisé en itinéraires scandés par des relais distants d'une journée de marche, permettant une transmission rapide des informations jusqu'à l'empereur grâce à un système de postes (Mandeville 1346, cité dans Pumain et Robic 1996).

Un deuxième seuil universel correspond à la distance aller et retour qu'un individu peut parcourir au cours d'une journée tout en assurant quelques heures d'activités dans le lieu visité. Le géographe Torsten Hägerstrand a bien décrit ce seuil d'accessibilité qu'imposent les difficultés d'un couchage hors de son domicile (Hägerstrand 1970). Selon la topographie et l'hydrographie, la distance maximale aller et retour, à pied, est de 40 à 60 kilomètres (Claval 1977, Bautier 1987), raison pour laquelle, dans le passé, les territoires centralisés politiquement ou même du simple point de vue économique mesuraient si souvent 20 à 30 km de rayon. De n'importe quel point de ces territoires, un paysan pouvait, de la sorte, se rendre à la principale place de marché et en revenir dans la journée (Margairaz, 1988). Ce rayon s'est élargi avec l'évolution des modes de communication. Ainsi, à la fin du XVIII^e siècle, lorsque les révolutionnaires français imaginent le département, ils prennent comme critère l'accessibilité de la périphérie au chef-lieu central en une journée de voyage à cheval, soit 40 à 50 kilomètres, et au chef-lieu de district en une demi-journée (Ozouf-Marignier *et al.* 1989). L'amélioration des routes et de la circulation, l'arrivée du chemin de fer puis de l'automobile, rendront obsolète cette mesure. Les penseurs et réformateurs sensibles à la fonctionnalité de l'espace ne cesseront alors de réclamer l'élargissement des circonscriptions de la vie quotidienne, préférant l'arrondissement au canton et la région au département (Ozouf-Marignier 1998).

³ Le *free rider* (parfois traduit par « passager clandestin » en français) désigne une personne qui bénéficie d'un bien collectif sans avoir eu à encourir les coûts de participation à sa production (d'après la définition de *Free riding* dans *Encyclopaedia Britannica*). La question a été formalisée en économie (Olson 1965), notamment dans le cadre de la théorie des jeux.

Enfin, un troisième seuil important correspond au budget-temps qu'un individu peut consacrer à ses déplacements quotidiens tout en assurant une journée complète sur son lieu de travail. En 1841, l'ingénieur Jean Reynaud observe ainsi que la longueur maximale des déplacements des paysans vers les champs est déterminée par la nécessité du retour quotidien au foyer, créant des « hexagones ruraux » dont la dimension dépend de ce qu'il nomme le « rayon de facile culture ». Le rayon des espaces urbanisés répond aussi à ces contraintes temporelles. Le budget-temps est en moyenne d'une heure aller et retour, un peu plus dans les très grandes villes. Ainsi, avant la révolution industrielle, le rayon des villes ne dépasse pas 5 ou 6 kilomètres (on parle alors de la *walking-city*, qu'on peut parcourir à pied). À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'adoption des transports mécaniques permet un étalement des villes tout en maintenant un budget-temps d'environ une heure aller et retour (Pooley *et al.* 2005). L'économiste Zahavi formalise en 1974 sa théorie de l'invariance du budget-temps, à partir de l'observation des temps de transport quotidiens dans une vingtaine de villes.

L'interdisciplinarité pour travailler sur les systèmes de peuplement sur le temps long

Le dialogue interdisciplinaire repose sur une condition initiale : pouvoir s'entendre sur le sens des mots. Une tendance lourde des institutions de recherche n'a cessé de privilégier l'hyper-spécialisation. Les réflexions et débats croisés dont procède ce livre montrent cependant tout l'enrichissement dont est porteuse une démarche interdisciplinaire, voire transdisciplinaire. Chacun, dans sa spécialité – archéologues, géographes, etc. – est conduit à changer son angle d'approche habituel, à élargir son bagage de comparaisons à travers le temps et l'espace et à prendre la mesure des écarts de définitions utilisées dans les différents champs académiques pour un même concept ou une même notion. Plusieurs difficultés surgissent cependant.

Tout d'abord, il apparaît rapidement que certains mots, structurants dans certaines disciplines, sont peu présents, voire absents dans d'autres. C'est ainsi le cas du mot « transmission », très important en archéologie, mais dont aucun des nombreux dictionnaires de géographie consultés ne propose de définition (*cf.* Partie II). Dans cette discipline, les termes de reproduction, d'héritage et de mémoire sont en effet plus couramment utilisés pour rendre compte des processus de transmission (Durand-Dastès 1990, Damette 1994, Elissalde 2000). Les recherches que nous avons menées sur l'historique des usages montrent, bien au-delà de ce que nous imaginions au départ, combien les mots et les concepts ont des existences variées dans le temps. De ces histoires de mots naissent des usages plus ou moins aisés : les mots d'une génération ne sont pas nécessairement ceux de la suivante, voire connaissent une forme d'interdit, tel le concept de processus conçu initialement comme étant au cœur d'une approche privilégiée par les archéologues, ce qui a été fortement contesté par un nouveau courant dominant de la recherche qui s'est de manière significative nommé post-processualisme (Hodder, 1982) (*cf.* Partie I). L'interdisciplinarité montre combien l'adhésion aux différents paradigmes qui se sont succédé s'opère avec des décalages tant sémantiques que temporels. On comprendra dès lors que les mots centraux de nos différentes disciplines ne soient pas toujours les mêmes et que, lorsqu'ils le sont, leurs sens ne soient pas strictement comparables *a priori*. En revanche, il arrive aussi qu'un concept bien défini dans une discipline soit adopté dans d'autres. Tel est par exemple le cas des régimes d'historicité de François Hartog (Hartog 2003).

Une deuxième difficulté est liée aux variations de sens données à un même objet entre des disciplines différentes, voire au sein d'une même discipline. La notion de territoire constitue un bon exemple de ces variations (*cf.* Partie III). Si différents savoirs s'y réfèrent, comme la

philosophie politique dès le XIX^e siècle ou l'éthologie dès les années 1930, il faut attendre les années 1980 pour que le terme connaisse peu à peu une diffusion massive. Il correspond à des enjeux variables pour les différentes disciplines, ce qui renforce sa polysémie, voire son ambiguïté. En géographie, la mobilisation de la notion de territoire a permis à certains de réintroduire la place du politique et du social dans l'analyse spatiale (Roncayolo 1983), à d'autres, comme le géographe Guy Di Méo dans de nombreux textes, de faire émerger une démarche phénoménologique d'attention au sujet, à l'espace vécu et aux identités, qu'elles soient individuelles ou collectives, à d'autres encore de déployer une économie géographique attentive aux ressources et aux appropriations du sol. À partir des années 1990, une série de tentatives de synthèse vont se succéder, tout en pointant la diversité des conceptions (en dehors des auteurs déjà cités : Le Berre 1995, Fournier 2007, Bussi 2015, Ozouf-Marignier 2018). Ces différences de définition traduisent la variété des courants qui traversent les disciplines. Ainsi, comme le sociologue Jean-Claude Chamboredon, on peut émettre l'hypothèse qu'en sociologie, le recours au territoire intervient dans un moment où l'analyse en termes de classe sociale connaît un certain épuisement (Chamboredon *et al.* 1984-85). Déplacer l'analyse de la société à l'espace pouvait alors offrir de nouvelles ressources heuristiques. En archéologie, la notion de territoire est également polysémique (Brun 2010). L'élément d'autonomie politique, même si celle-ci n'est pas toujours consolidée, semble primordial pour certains auteurs, alors que, pour d'autres, le mot territoire est utilisé pour désigner l'espace occupé (Leveau 2002), anthropisé ou exploité (Bressy *et al.* 2006) sans que le contrôle territorial soit nécessairement avéré. Mais, quelles que soient ces variations de sens, l'attention semble être portée tout à la fois à la dimension matérielle et idéale de la relation à l'espace, et l'usage du terme territoire, préférentiellement à celui d'espace, traduit l'existence d'un processus d'appropriation.

Une troisième difficulté réside dans l'évolution même des objets socio-spatiaux au cours du temps, et donc des définitions afférentes. L'exemple de la ville est éclairant (Topalov *et al.* 2010). Si l'opération visant à définir la ville a toujours été difficile, tant les critères sont variables et nombreux, ceux-ci ont été constamment remis en question et réadaptés en fonction de l'évolution des contextes de peuplement, à la fois par les penseurs de l'espace et par les institutions en charge des recensements de population : chiffres de population, superficie, présence de fortifications ou de murailles, fonctions de commandement, de production ou d'échanges, nœud de communications, présence d'élites, caractéristiques morphologiques de l'espace matériel et social, etc. Souvent la limite entre la simple agglomération et la vraie ville n'est pas aisée à poser. En France par exemple, au début du XIX^e siècle, le gouvernement lance l'enquête dite « des 1000 » et « des 2000 » : il s'agit de distinguer parmi les localités dénombrant ce nombre d'habitants, celles que l'on peut qualifier de villes (Le Mée 1971, Roncayolo 1987). Ici, une localité peu peuplée peut relever de l'urbanité grâce à sa « bonne société » ou son architecture, alors que, là, une cité peuplée sera reléguée au statut de bourg. C'est ainsi que Maurice Agulhon forge l'expression de bourg urbanisé pour décrire des localités provençales de 2000 à 3000 habitants, dont l'activité agricole est forte, mais la composition sociale diversifiée et la sociabilité politique et religieuse très développée, à travers les confréries de pénitents, les loges maçonniques et les sociétés populaires (Agulhon 1966, 1968). Reconnaître le fonctionnement en réseau des villes a été, d'autre part, l'objet d'une très progressive prise de conscience et réflexion. La Révolution française, en bouleversant, par une géographie volontaire, l'armature des chefs-lieux administratifs, a contribué à donner un élan à l'identification des interactions entre les villes et à l'idée d'une optimisation de l'espace : prétendre à une centralité consistait pour une ville à faire la démonstration de sa position éminente au sein d'un système de villes.

Une quatrième difficulté concerne l'hétérogénéité des manières d'appréhender un objet, selon les échelles d'analyse, les approches et les sources. La notion même de système de peuplement en est un exemple. Les archéologues, géographes, démographes ou historiens proposent des éclairages extrêmement variés, comme en témoigne le nombre d'expressions utilisées, en anglais comme en français, et de qualificatifs pour en préciser le sens : en anglais *settlement patterns*, *settlement systems*, *system of rural settlement*, en français système de villes, système régional, système-monde, réseau urbain, etc. (cf. encadré A). Ces éclairages sont ancrés dans des univers très différents, qu'ils soient liés à des questions d'aménagement du territoire, des analyses sur les capacités éco-systémiques d'un quartier ou encore des recherches sur les propriétés systémiques d'un ensemble de villes.

Une dernière difficulté concerne le passage des mots du langage courant au domaine scientifique, c'est-à-dire le moment de formalisation de mots jusqu'alors moins chargés de sens pour répondre aux nouvelles questions que la société adresse aux sciences humaines et sociales. C'est par exemple le cas de la quatrième partie de cet ouvrage dans lequel les mots gravitant autour de ce que l'on appelle la « décroissance » relèvent encore, pour beaucoup d'entre eux, d'un vocabulaire, si ce n'est préscientifique, du moins en cours d'élaboration. On pourrait également dire que cette position est plus généralement celle de l'ouvrage, puisque, en produisant un tel état des lieux, ce sont les soubassements de nos futures pratiques interdisciplinaires que nous tentons de renforcer.

Tenter de dépasser ces difficultés par un dialogue interdisciplinaire peut s'avérer extrêmement riche et fécond. Éclairer les raisons pour lesquelles telle ou telle situation géographique ou historique rend pertinente la définition et l'usage d'un concept, alors que d'autres appellent la mobilisation de régimes de signification différents, ouvre la voie à des retours réflexifs sur les théories et méthodes propres à une discipline et à des possibilités d'innovation. Ainsi, certaines avancées marquantes en archéologie sont dues aux pratiques interdisciplinaires. On peut citer l'exemple des travaux sur la vallée du Viru, située au nord du Pérou et étudiée sous la direction de Gordon Willey à partir de 1946. Alors que de nombreuses fouilles avaient eu lieu dans les années 1930, c'est lors d'un changement d'échelle du travail associé à l'arrivée de géographes dans l'équipe, que les établissements archéologiques ne sont plus simplement pris en compte en eux-mêmes et que l'on passe à l'échelle de la vallée entière, ce qui déplace l'intérêt vers les *settlement patterns* (Willey 1953, p. XVII-XX et 1-2). De même, l'historien Fernand Braudel proposait, dès sa thèse soutenue en 1949, de multiplier les échelles de temps en s'appuyant sur la géographie pour composer celle du temps long (Braudel 1949). Pour les architectes, intégrer le territoire dans la description a permis d'opérer un changement d'échelle, le bâtiment étant alors inséré dans l'environnement plus large avec lequel il entretient des interactions (Boudon 1978). Pour les géographes, discuter la notion de territoire avec les archéologues a permis de réinterroger la territorialité étatique contemporaine pour penser d'autres formes de relations entre le groupe et l'espace. C'est ainsi que des travaux comme ceux d'Archaeomedes, impliquant des géographes et des archéologues, ont permis de décrire de manière harmonisée l'évolution d'un système de peuplement sur une durée de 2000 ans alors même que les chercheurs travaillaient sur des "observables" de nature très différentes (vestiges archéologiques, recensements de population) (Archaeomedes, 1998). Plus récemment, les travaux du groupe interdisciplinaire TransMonDyn ont montré tout l'intérêt du travail en commun pour réfléchir plus avant sur le concept de transition dans les systèmes de peuplement (Sanders 2017).

Organisation de l'ouvrage

La forme de l'ouvrage aurait pu être celle d'un dictionnaire, multipliant les angles d'attaque et donc les mots pour dresser un tableau qui vise à l'exhaustivité. C'est l'usage le plus courant pour des chercheurs travaillant les vocabulaires, très en vogue depuis une trentaine d'années. Le choix a été différent. En préférant l'idée de lexique telle que nous nous la sommes appropriée, il s'est agi non pas de viser l'exhaustivité mais, tout en nous appuyant sur les termes forts de nos disciplines, de montrer un savoir en train de se constituer. Dès lors, à l'ordre alphabétique, nous avons préféré une organisation des concepts directement perceptible dans le plan (Leca-Tsiomis 2006). Cela ne signifie pas nécessairement que le lecteur doive lire le livre dans l'ordre et dans son entièreté. Chaque chapitre, chaque partie, peuvent être lus de façon autonome. De même, le lecteur pressé pourra utiliser un index précisant les endroits du livre où se situent les définitions courtes d'une série de mots, et pourra dès lors naviguer dans l'ouvrage en quête d'informations ponctuelles. Cependant il verra très rapidement que beaucoup des mots de l'index sont des « mots-carrefours » (Becq 1995), et que, dans le texte même, des astérisques l'invitent à se reporter à l'index pour pouvoir approfondir sa lecture. Parmi ces mots, certains sont apparus incontournables et structurants pour comprendre la formation et les transformations d'un système de peuplement. Ces « mots-phares », représentés en gras dans l'index, donnent lieu à une présentation complète du concept avec les changements de sens au cours du temps et les différences de points de vue suivant les disciplines, alors que les termes connexes sont présentés avec moins de précisions mais en étroite relation avec le terme-phare.

Chaque fois que cela nous a paru possible, et en fonction des compétences réunies autour de cet ouvrage, nous avons illustré ces mots par des cas issus des différentes disciplines. Des « dossiers » ont ainsi été construits autour de formalisations ou d'exemples. L'objectif a été de combiner, dans chaque partie, des cas empiriques émanant de différentes périodes et de différents lieux et des exemples plus théoriques ayant donné lieu à un travail de modélisation. Il ne faut donc pas les considérer comme de simples digressions mais comme des propositions d'ouverture et de lecture d'une question à partir de l'un des points de vue disciplinaires qui organisent le livre. En outre, des « encadrés » ont été utilisés pour approfondir certaines notions théoriques sans alourdir le texte principal.

Les concepts spatio-temporels fonctionnent rarement isolément les uns des autres. Territoire appelle réseau, déclin et décroissance relèvent du même champ sémantique, transmission renvoie à mémoire, émergence est souvent associée à auto-organisation, etc. Là où un lexique classique aurait proposé pour chaque terme une entrée propre, nous avons choisi de les regrouper par grappes de concepts renvoyant les uns aux autres par le jeu de diverses constructions. Ce parti-pris a permis de diversifier les points de vue sur les concepts traités. Une fois constituées d'ensembles de mots connexes, ces grappes ont été subdivisées en quatre grands groupes formant les parties de cet ouvrage (figure 1). Les termes les plus génériques ont été organisés autour des concepts d'espace et de temps (Partie I). La partie suivante est consacrée à un premier état des dynamiques des systèmes de peuplement, en présentant les concepts permettant d'appréhender l'émergence d'un système de peuplement ainsi que les formes de sa transmission et de sa résilience (Partie II). Les concepts portant spécifiquement sur l'espace, autour de territoire, métropole et métropolisation, sont ensuite abordés (Partie III). Enfin, un deuxième état sur les dynamiques des systèmes de peuplement est dressé, en insistant cette fois sur les récessions, à partir des concepts d'effondrement, de décroissance et de déclin (Partie IV).

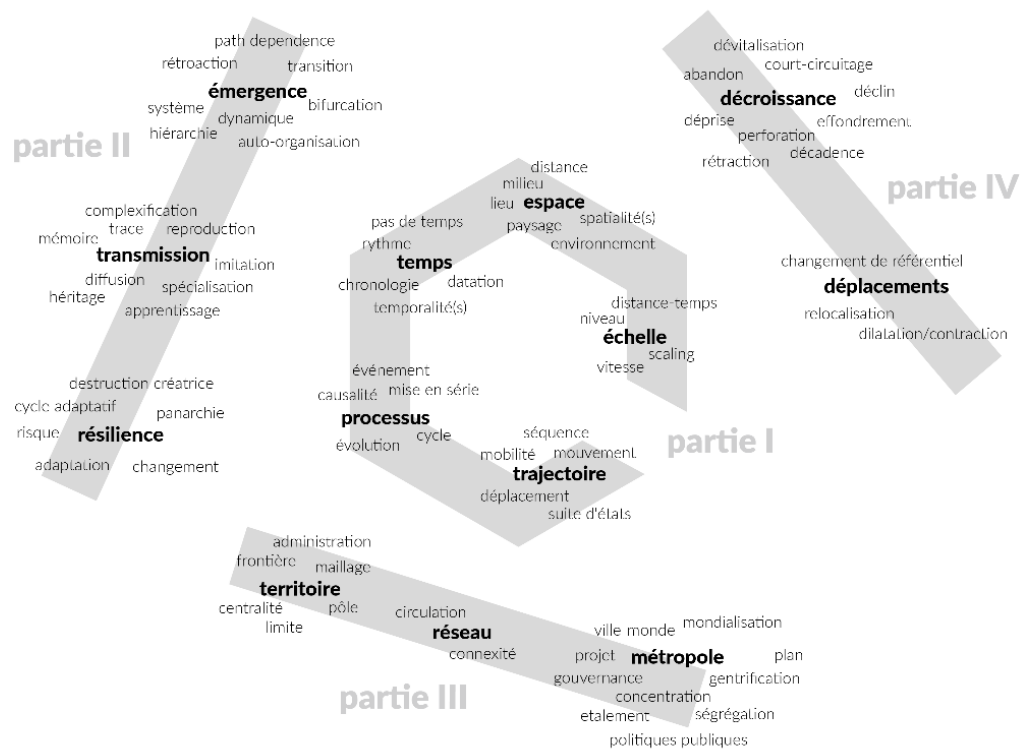


Figure 1: Les grappes de concepts spatio-temporels présentées dans l'ouvrage
 N.-B.: Certains mots transversaux comme établissement, chefferie, cité-État, agglomération, région, système-monde, État, sont discutés dans plusieurs parties de l'ouvrage et, de ce fait, ne sont pas représentés sur cette figure.

Encadré A : La notion de système de peuplement (Nicolas Verdier et Lena Sanders)

Différentes définitions des systèmes de peuplement ont été proposées dans la littérature. L'expression est utilisée dans les années 1950 chez les collègues canadiens spécialistes du « Rang »⁴, qu'ils soient historiens ou géographes, pour rendre compte de l'articulation entre un aménagement du territoire à petite échelle, sous forme de lanières partant du fleuve, et la répartition de la population (Trudel 1956, p. 18). Cette approche, fondée sur la relation entre un aménagement systématique et un peuplement, est assez proche des réflexions des géographes russes spécialisés dans l'aménagement du territoire dans les années 1960 (cf. la revue *Soviet geography*). Pour ces derniers le *settlement system*⁵ combine la population, le lieu et le territoire, alors que le *settlement pattern* renvoie à des types de *settlement* en fonction de formes d'aménagement différentes, relatives par exemple aux structures des réseaux routiers (Davidovich 1964, Pokshishevsky 1964).

En archéologie, les réflexions semblent plus complexes, du fait notamment des approches différentes adoptées en Grande-Bretagne et aux États-Unis (Parsons 1972). Avant les années 1960, c'est essentiellement le concept de *settlement pattern* qui est utilisé. Ce terme désigne alors la configuration de l'ensemble des éléments matériels participant à un peuplement ou un habitat passé. Une approche en termes de *settlement pattern* insiste ainsi sur la taille, les temporalités d'occupation, la spécialisation des sites (chasse, pêche), mais aussi la division sexuelle du travail (tel est par exemple le cas dans les

⁴ Le « rang » désigne « l'ensemble des fermes et des exploitations rurales situées le long d'un chemin ou d'un cours d'eau, caractéristique du peuplement rural du Canada français » (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)).

⁵ Afin d'éviter toute ambiguïté, nous avons choisi de garder les termes anglais quand ils étaient tirés de textes écrits dans cette langue.

travaux de Fitting et Cleland, 1969, sur les « Late prehistoric settlement patterns in the upper great lakes »). Le concept de *settlement system* renvoie en revanche aux relations fonctionnelles entre des établissements contemporains (Parsons 1972, Nuninger *et al.* 2017). Il est élaboré, notamment, dans le cadre des travaux d'Howard D. Winters (1969), portant sur la vallée de la rivière Wabash dans l'Illinois. Il permet de distinguer les relations spatiales saisies à travers les positions relatives des sites dans leur environnement, des relations fonctionnelles portant sur les échanges entre les sites (Figure 2):

Our data will be considered under two major analytic units, settlement pattern and settlement system. By the former is meant the geographic and physiographic relationships of a contemporaneous group of sites within a single culture. The latter term refers to the functional relationships among the sites contained within the settlement pattern. [...] By settlement system we refer to the functional relationships among a contemporaneous group of sites within a single culture. (Winters 1969, 110-111).

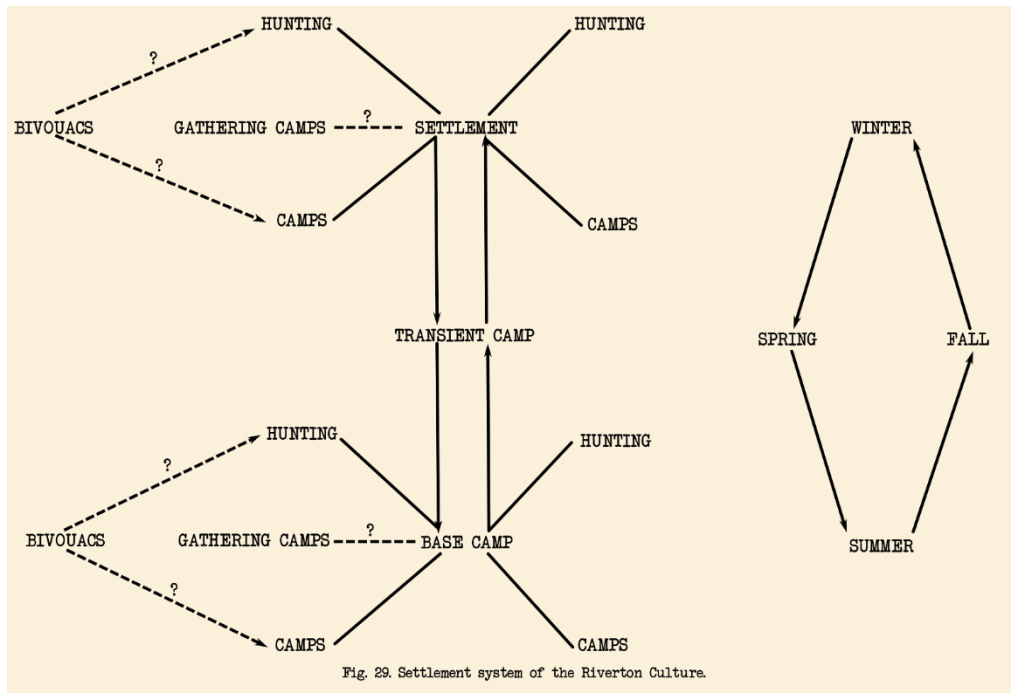


Fig. 29. Settlement system of the Riverton Culture.

Figure 2 : Exemple de représentation des relations spatiales et fonctionnelles dans un système de peuplement (« Settlement system of Riverton Culture », Winters 1969)

Dans les deux cas, Winters fait clairement référence à des établissements contemporains, le *settlement pattern* renvoyant aux relations avec l'environnement et le *settlement system* aux relations entre établissements. Dans d'autres acceptions, l'expression *settlement pattern* est réservée à la description de la distribution spatiale de vestiges matériels d'habitats, que ceux-ci aient été contemporains ou se soient succédés au cours du temps, alors que celui de *settlement system* est réservé pour caractériser les relations entre des établissements contemporains. De son côté Lewis Binford (1980), dans une recherche portant sur les stratégies de mobilité de groupes de chasseurs-cueilleurs, oppose le caractère statique du *pattern*, en tant qu'ensemble de vestiges distribués dans l'espace, et le caractère dynamique du *system* qui renvoie aux processus sous-jacent aux configurations spatiales observées. L'approche de l'école anglaise repose sur une démarche plus intégrée d'analyse des systèmes de peuplement, plus relationnelle, liant la structure spatiale de l'habitat à son organisation hiérarchique et sociale (Clark 1952, cité par Nuninger *et al.* 2017). Bruce Trigger (1968), archéologue canadien, propose une voie intermédiaire en prenant explicitement en compte les entités correspondant aux différents niveaux opérant dans un système de peuplement, du bâtiment individuel à l'agrégation d'un ensemble d'habitats et à la répartition des différentes communautés correspondantes au sein d'un espace géographique. Il souligne l'intérêt d'une approche en termes de systèmes adaptatifs ouverts afin d'interpréter les *settlement patterns* étudiés. Ceux-ci seraient, en effet, le résultat de la combinaison d'une multitude de facteurs au lieu d'être seulement influencés par l'accès aux

ressources, qui sert souvent de seul facteur explicatif. Le passage du *settlement pattern* à une articulation entre *settlement pattern* et *settlement system* est synthétisé dans un article de l'anthropologue Jeffrey R. Parsons en 1972. Il montre également que l'adoption d'une approche systémique correspond alors à une volonté de rigueur scientifique qui se manifeste par une quantification, voire une mathématisation, ainsi que par les premiers usages des ordinateurs en archéologie.

Plus récemment, quelques dictionnaires d'archéologie (Morris ed. 1992, Kipfer ed. 2000) proposent la définition suivante pour « *settlement system* » : « *The entire set of settlements used by a community – for example, all the camps used by a band of hunter-gatherers* ». Le terme d'interaction n'apparaît pas explicitement, mais l'exemple référant aux groupes de chasseurs-cueilleurs laisse entendre des complémentarités et des déplacements* entre les campements, suivant les saisons par exemple. De même, la référence à une « *community* » sous-entend des relations inscrites dans la contemporanéité entre différents *settlements*. Pour des démographes comme Caselli *et al.* (2003), le système de peuplement, considéré comme synonyme de système d'habitat, est défini comme « l'ensemble des noyaux habités (hameaux, villages, villes) et des réseaux de communication, matériels et d'information, qui connectent ces nœuds ». Ces auteurs mettent ainsi l'accent sur le support matériel des interactions entre les lieux habités qui sont considérés comme les nœuds d'un réseau. Enfin, dans le projet interdisciplinaire TransMonDdyn, le **système de peuplement** est défini comme « un ensemble structuré d'entités spatiales de nature variée (sites, zones de collectes, exploitations, lieux habités, agglomérations, etc.) localisées dans un territoire et ayant entre elles des relations d'interdépendance (vivrières, économiques, sociales, politiques) » (Nuninger *et al.* 2017). Cette définition se voulait suffisamment englobante pour décrire de manière pertinente des fonctionnements divers du peuplement, organisés aussi bien à partir des parcours effectués par les groupes de chasseurs-cueilleurs entre camps temporaires ou saisonniers que des navettes intra-urbaines entre lieux de travail et de domicile au sein des villes et des métropoles, ou des interactions matérielles et immatérielles forgeant le fonctionnement des villes en réseau. Dans cette définition, le terme de « **site** » peut prêter à confusion : il est encore souvent utilisé en archéologie pour désigner un établissement particulier alors que son sens devrait être réservé pour désigner un lieu, qui en tant que tel, peut avoir été occupé au cours du temps par différents types d'établissements. Les **établissements**, en archéologie, désignent en effet des ensembles d'habitations, de tombes, de sanctuaires, plus ou moins agglomérés ou discontinus, renvoyant à des lieux de peuplement bien distincts sur les plans tant fonctionnels que chronologiques.

Ce bref survol de la littérature montre que le concept de système de peuplement fait sens pour des entités de peuplement de natures très diverses, qu'il s'agisse des campements de bandes de chasseurs-cueilleurs, des **structures**⁶ associées aux activités agro-pastorales, de villes, voire de métropoles formant le système-monde de l'époque actuelle. Le champ des systèmes complexes (chapitre 5, encadré 5.A) a donné lieu au développement de nombreux concepts et méthodes qui peuvent être appliqués aux systèmes de peuplement. La modélisation, quel que soit son niveau de formalisation, s'avère utile pour comprendre comment les interactions en jeu amènent le système de peuplement à évoluer au cours du temps et pour identifier quels sont les processus sous-jacents aux éventuels grands changements qui ponctuent son évolution.

Modéliser un système de peuplement nécessite d'abord de délimiter le système relativement à son environnement, et notamment d'identifier les entités qui interagissent et « fonctionnent ensemble ». Il s'agit d'une construction conceptuelle et face à un même cas empirique, différentes positions peuvent être adoptées. Si l'on cherche par exemple à comprendre quels facteurs expliquent la dynamique du peuplement d'une région, le chercheur pourra être amené à prendre en compte uniquement les unités urbaines, considérant que les unités de peuplement rurales sont d'une autre nature et pourraient fausser l'interprétation portée sur une organisation donnée (Berry 1961, Pumain 1997). D'autres défendront au contraire l'idée de considérer un système régional dans sa globalité, en

⁶Pour les archéologues, le mot « structure » est souvent utilisé pour désigner un ensemble de vestiges organisés quelle qu'en soit la dimension, dès que s'y observe un tri, un rangement révélant les forces mises en jeu pour le constituer (un trou de poteau, une fosse, un fossé, etc.). Ces forces sont en général la pesanteur, l'érosion, les gestes humains, et autres actions mécaniques (Leclerc et Tarrête 1988).

prenant en compte l'ensemble des interactions prenant place entre les entités constituant le peuplement d'un territoire, que celles-ci soient rurales ou urbaines (Leveau 1983). L'enjeu consiste alors à considérer aussi bien les interactions associées aux déplacements entre annexes agropastorales et fermes, qu'entre les villages et les bourgades à fonctions urbaines (Favory *et al.* 2012, Garmy 2012). Le modèle dépendra à la fois de l'échelle à laquelle le chercheur déroule son questionnement, et de ses hypothèses théoriques.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, la manière d'appréhender un système de peuplement varie entre les disciplines, non seulement en fonction des échelles et des approches, mais aussi en fonction de ce que l'on peut nommer les « observables », c'est-à-dire ce qui peut être observé par le chercheur. Il s'agit des données empiriques disponibles qui peuvent être mobilisées pour identifier les éléments formant un système de peuplement, et pour évaluer l'existence et la forme des interactions entre ces éléments. Ces « observables » diffèrent selon la position des systèmes étudiés dans le temps. Pour des époques contemporaines, ou relativement récentes, les chercheurs disposent de données statistiques (issues de recensements et d'enquêtes) sur les noyaux de peuplement (nombre d'habitants, profil social par exemple) et sur les échanges entre eux (flux de marchandises, flux d'informations, migrations* résidentielles ou pendulaires, flux financiers etc.). Pour les périodes pré-statistiques, voire préhistoriques, les « observables » se présentent sous forme de témoignages dans des textes, d'iconographie, de vestiges matériels (poteries, matériaux de construction par exemple), de traces dans le paysage (Ginzburg 1980), interprétables plus ou moins directement (chemins ou types d'usage des sols passés, par exemple, repérés grâce au **LiDAR**⁷, ou encore de traces génétiques. Tels des détectives, les chercheurs mobilisent tout un ensemble d'indices pour estimer l'importance qu'a eue un habitat (en taille, en richesse, en pouvoir) à telle ou telle période, ou pour identifier l'existence de routes et de liens à longue portée au sein d'un territoire et entre différents territoires. Les chercheurs procèdent aussi à des raisonnements analogiques à partir d'études ethnographiques contemporaines pour avancer des hypothèses.

⁷ Le LiDAR (*Light Detection and Ranging*) désigne une technique de détection et d'estimation de la distance par la lumière, qui permet une cartographie de haute résolution des vestiges de surface.